

**Antoine BERTAL-MUSAC**

***LE DERNIER JOUR***  
**(extrait)**

© éditions du Masque d'Or, 2018 – tous droits réservés

**1**

Le ciel s'est soudain obscurci. Un vent d'est charriait de gros nuages sombres et menaçants. Sans doute le front de cette perturbation qui valait à William une bonne demi-heure de retard. J'étais un aiguilleur du ciel scrutant chaque approche, mais aucun de ces immenses oiseaux mécaniques qui tournoyaient au-dessus de l'aéroport avant d'atterrir n'appartenait à la compagnie pour laquelle mon ami travaillait. Une fois de plus, il me faudrait prendre mon mal en patience. L'attente me plonge généralement dans une humeur sombre. Ma montre indiquait déjà trente-cinq minutes de retard. D'après la météo, l'aéroport de Munich était plongé dans une terrible tourmente. Des trombes d'eau s'abattaient sur le tarmac accompagnées d'éclairs fracassants. Heureusement, l'avion de William n'avait à déplorer qu'un léger retard : au plus fort de l'orage, il naviguait déjà loin au-dessus de la mer de nuages.

Il faisait presque nuit et les avions qui gravitaient encore autour de l'aéroport Charles-de-Gaulle avaient allumé leur phare géant. Le ballet des atterrissages et des décollages suivait son cours. Bientôt, j'ai remarqué l'entrée dans la ronde aérienne d'un nouvel avion. Lorsqu'il m'a survolé, j'ai pu lire distinctement le nom de la compagnie et j'ai su que mon attente allait enfin prendre fin. J'ai quitté mon stationnement à hauteur des pistes et regagné le terminal 2.

Bientôt, la silhouette de mon ami s'est découpée au milieu de la foule. Il avait déjà troqué son uniforme de personnel navigant contre un jean et un pull-over. À son bras, une brune plantureuse le dévorait des yeux. Sans doute une nouvelle conquête. William est un séducteur invétéré, d'autant que son physique d'éphèbe se double d'une intelligence supérieure à la moyenne. Chaque fois que je le vois, je ne peux réprimer un sentiment de jalousie. À dire vrai, je l'envie en secret depuis toujours, depuis le lycée, où nous nous sommes rencontrés. Évoluer aux côtés de William revient à glisser dans l'ombre. Tous les regards, toutes les attentions convergent inmanquablement vers lui, plongeant son entourage dans l'anonymat le plus insupportable. C'est soudain comme si vous n'existiez plus. Sa beauté vous écrase comme on foule aux pieds un horrible serpent. Et pourtant, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, nous sommes devenus amis et avons réussi à le rester en dépit de toutes nos divergences. William incarne la réussite. Il n'a pas encore quarante ans et son patrimoine s'élève déjà à deux ou trois millions d'euros, grâce à l'héritage de son père mais aussi à ses extras comme mannequin pour un grand couturier parisien.

Quant à mon portrait, il est si pâle que j'ose à peine l'évoquer devant William. J'évite de m'appesantir sur le sujet car je me sens alors outrageusement honteux de ma condition. Je n'ai aucune ambition et mon existence est comme une eau stagnante dans laquelle je patauge péniblement... Je préfère éluder certaines questions embarrassantes uniquement pour moi. Je suis un cadre moyen très discret, marié depuis si longtemps qu'il me semble parfois l'avoir toujours été, père de deux enfants, propriétaire d'un petit pavillon de banlieue entouré d'un petit terrain de petit pavillon de banlieue, avec un chien aux abois qui exaspère régulièrement le voisinage...

Après une brève mais chaleureuse accolade, il a été décidé de raccompagner Miranda à son hôtel car son voyage l'avait exténuée. Elle était hôtesse de l'air pour une compagnie italienne et devait repartir dès le lendemain pour Rome. Au pied de son hôtel, William lui a promis les plus douces attentions dès son retour. Ils se sont embrassés longuement devant le portier et moi-même, qui avons échangé un sourire de circonstance trahissant notre gêne commune. Puis nous sommes allés dîner dans un petit restaurant indien près du Père-Lachaise. Comme à l'accoutumée, William a raconté ses nombreux voyages à travers la planète, ses innombrables conquêtes, toujours plus belles

les unes que les autres. Il a évoqué sa carrière de mannequin, qui ne connaissait pas le démarrage fulgurant qu'il avait espéré, ses doutes et ses déceptions. Peut-être qu'une carrière outre-Atlantique lui offrirait de meilleures opportunités... Et du côté de Bollywood ? Le vin qu'on nous avait servi me laissait dans la gorge comme un goût d'amertume.

— Et toi, Antoine ? Comment va ta petite famille ?

— Moi, tu sais... C'est toujours un peu pareil. Ma vie n'a rien à voir avec la tienne, je suis un homme rangé. Je n'ai pas ton besoin de liberté, je me sens bien avec ma femme et mes enfants. La vie de famille me convient bien, tu sais... D'ailleurs, un jour, toi aussi tu devras songer à te ranger. C'est à peine si je suis parvenu à dissimuler mon embarras devant un tel concentré d'inepties, car bien des fois je me suis pris à m'imaginer dans la peau de William, ses conquêtes accrochées à mon bras, revêtu de son bel uniforme de steward, un vent de liberté me soufflant un air revigorant au visage...

## 2

Que peut-on attendre de l'avenir lorsqu'on est le fils d'un loser, d'un raté, l'éternel roulé qui non seulement n'a rien réussi à amasser ni à construire tout au long de sa misérable vie mais qui en plus a tout perdu, y compris sa propre famille, à cause de l'alcool ? Quelles armes ce père a-t-il placées entre les mains de ce fils pour lui permettre de se défendre, de louvoyer parmi les nombreux pièges de l'existence ? Lui a-t-il prodigué des conseils avisés ? Lui a-t-il transmis un savoir utile ? Rien de tout cela, hélas ! Au contraire, il lui a montré le visage de la débauche, de la vulgarité la plus vile, et celui non moins détestable de la haine. Il a peuplé ses nuits de peurs terrifiantes, lui offrant à jamais un sommeil des plus légers, comme une sentinelle surentraînée prête à bondir. L'enfant assistait, médusé, à la montée des escaliers, puis au long et terrible alitement de l'ogre ponctué d'insultes et de menaces. Le claquement sec de l'interrupteur indiquait que ses parents étaient maintenant plongés dans l'obscurité. De l'autre côté de la cloison, le garçon tendait l'oreille de toutes ses forces pour être certain de percevoir le moindre bruit. Était-il en train d'étrangler sa mère, de la lacérer avec ce couteau de cuisine dont il la menaçait souvent ? L'angoisse atteignait alors son paroxysme. Ainsi, chaque nuit de son enfance, il était le dernier à capituler face au sommeil. Il ne trouvait de repos qu'une fois la certitude établie que l'ogre s'était endormi et que sa mère, sauve, n'avait plus rien à craindre...

Il lui a volé son enfance.

Ce père, c'est mon père, et pourtant je ne veux pas lui ressembler. Je lui suis reconnaissant de m'avoir transmis la vie, mais c'est tout. Nous n'avons rien d'autre en commun. Il est comme un étranger, un ennemi, car, loin de remplir le rôle normalement dévolu aux pères, il s'est comporté comme un traître, nous insultant et nous menaçant alors que nous étions en droit d'attendre de lui amour et protection. Nous n'avons aucun lieu où nous reposer car jusque dans notre propre maison nous étions poursuivis et traqués. Le danger pouvait surgir à tout instant dans notre dos et le sourire paternel pouvait signifier aussi bien notre arrêt de mort que la joie simple d'un père retrouvé. C'était un traître. Il se trahissait lui-même d'abord et nous trahissait ensuite. Il n'était pas à la hauteur. On dit que les plus grandes blessures sont celles qui proviennent de l'intérieur, celles occasionnées par un être aimé. Ce « je t'aime » qu'un enfant adresse à son père et qui est en moi depuis ma plus dure enfance n'a jamais franchi le seuil de ma gorge, n'a jamais résonné dans l'air, il s'est égaré entre mon cœur desséché et ma bouche assoiffée... Il n'en sortira vraisemblablement jamais. Mon père est vieux désormais, je le croise encore quelquefois, mais nous sommes à des années-lumière l'un de l'autre et aucun mot jamais ne pourra combler ce vide sidéral qui nous sépare lui et moi. Lui ai-je pardonné ses fautes ? Je ne crois pas. Je n'en suis pas capable, en tout cas pas tant qu'il sera vivant.

Je ne connais pas sa vie dans les moindres détails, mais je sais qu'il l'a vécue comme une fatalité, qu'il l'a subie bien plus qu'il ne l'a dirigée. Ni dirigée ni digérée. C'est drôle comme c'est triste.

L'alcool était comme un aveu de faiblesse, le moyen d'échapper à sa misérable existence et de se sentir assez courageux pour refaire le monde avant de s'écrouler comme un fragile château de cartes et de pleurer sur son destin, de dénoncer les politiciens et de les rendre responsables de tous ses maux. Il finissait le plus souvent par s'endormir en bout de table, vaincu. Pauvre père pitoyable qui mettait en scène sa propre détresse, sa déchéance, son impuissance... Il convoquait à sa table le président de la République et le prenait à témoin. Il fustigeait l'administration qui ne lui avait accordé qu'une pension d'invalidité dérisoire suite à ce grave accident de chantier qui l'avait laissé handicapé et sans travail. Quant à nous, ses enfants, nous devenions soudain des suppôts de Satan dans un verbiage qui ne revêtait plus de sens que pour lui. Et la responsable, c'était elle, notre mère, cette putain, qui était la véritable cause de tout notre malheur et qu'il fallait absolument éliminer... Je ne veux pas ressembler à mon père, je rejette son héritage, je le refuse. Je ne veux rien devoir à personne sinon à moi-même. Mon exil sera salutaire. J'efface tout, je recommence ailleurs. Je laisse cette identité qui n'est pas la mienne, je dépose à mes pieds ce terrible fardeau que je traîne depuis des lustres. Je suis épuisé, fourbu à la manière d'une bête de somme qu'on tue à la tâche. Je n'ai pas peur, je n'ai plus peur. Maintenant, je sais ce que je désire le plus au monde : être un homme libre. Adieu, ma femme, et pardon de n'avoir pas su te rendre heureuse, de n'avoir pas fait entrer la passion et la magie dans notre maison, pardon d'avoir oublié mes promesses des premières heures, de ne pas les avoir honorées, de n'avoir même pas cherché à le faire. Notre tort a été de nous marier trop tôt : nous n'étions encore que des enfants si naïfs, si innocents et si peu conscients des choses de la vie, si jeunes et déjà tellement vieux ! Pourquoi se marier précipitamment ? À quoi bon ? Nous avons abîmé nos jeunes années dans des tourments d'adultes, nous n'avons pas su préserver notre âme d'enfant.

Je me souviens...

Nous sommes entrés dans le mariage comme on entre dans un refuge. Le monde extérieur nous effrayait tant avec ses déchaînements de violence, l'absurde furie des guerres avec son armée de victimes innocentes, la peur des autres, des étrangers... Ma femme a toujours été de constitution fragile, trop fragile pour vivre sans protection, sans un homme fort et attentionné à ses côtés. D'ailleurs, si la logique de la nature avait été respectée, si la science de l'homme n'était pas intervenue, elle n'aurait même pas supporté le traumatisme de sa propre naissance. Née deux mois avant le terme, elle n'a survécu que grâce à l'opiniâtreté d'une équipe pédiatrique particulièrement compétente et à l'assistance d'appareils électriques. Elle n'a intégré la maison familiale qu'au bout de trois mois, lorsque son poids, qu'on jugeait raisonnable, s'est stabilisé. Lorsqu'à son tour elle a donné naissance à notre garçon, c'est une fois encore la science qui est venue à son secours. Notre fils se présentant au tout dernier moment par le siège, on a dû pratiquer une césarienne de toute urgence. C'est tout juste si on l'a anesthésiée... Sa deuxième grossesse a failli lui être fatale : elle a frôlé l'embolie pulmonaire. Avec elle, il est toujours permis d'envisager les pires issues. La ligature des trompes de Fallope a engendré une infection qui lui a valu une longue et douloureuse période d'hospitalisation. Et je passe sous silence les différentes maladies qu'elle contracte tout le reste du temps, rhumes, gripes carabinées, infections en tous genres. Je prends soin d'elle. Tant et si bien que le plus souvent je me comporte avec elle comme on se comporte avec une enfant. Heureusement, mon fils et ma fille ont hérité d'une santé de fer et de caractères assez doux. Ma femme, quant à elle, me fait l'impression d'une orchidée délicate qui tente désespérément de survivre dans un monde parfaitement hostile. Je suis pour elle davantage un père ou un grand frère qu'un mari ou un amant. De sporadiques, nos rapports sexuels se sont faits de plus en plus rares, jusqu'à leur complète annihilation. Je n'éprouve plus pour elle que de la tendresse parfois teintée de pitié. La passion a définitivement déserté nos cœurs. Nous vivons l'un à côté de l'autre sans autre partage que nos enfants et les vétilles que charrie notre quotidien. Peut-être, après mon mystérieux évanouissement, retournera-t-elle dans le giron maternel... Elle y finira ses jours paisiblement avec l'argent de la vente de notre pavillon, à l'abri du monde extérieur, dans la douce chaleur du cocon familial reconstitué. Ma disparition pourrait-elle être une aubaine pour elle ?

**Lisez la suite dans *le dernier Jour*  
en vente sur [amazon.fr](https://www.amazon.fr) et sur [kobo.com](https://www.kobo.com)**